

Un colporteur à la langue de velours, Maurice Quillet de Missy

On le surnommait Mozart, ce qui, quelque part, faisait sa fierté. Qu'il reçut ce nouveau titre de colporteur à la langue de velours dans un article qu'on lui consacra, ne dut pas peu flatter sa fierté.

Il nous est difficile de croire, à revenir sur ce personnage atypique, que Maurice Quillet, un jour, il y a peut-être vingt ans, nous ait tiré sa révérence et qu'ainsi l'on ne le reverra pas, jamais.

L'homme était d'un bois désormais introuvable. Instituteur défroqué, si même il eut l'occasion d'enseigner. Trop nerveux, disait-il. Il aurait pu rajouter : caractériel sur les bords ! Ce qui fait que plus que de trouver sa voie dans le difficile métier de roille-gosse, il opta pour une affiliation permanente à la maison-mère de tous les marginaux incapables de s'insérer d'une manière un peu sérieuse dans notre société, l'assistance invalidité, dont par ailleurs, et selon ses propres aveux, il ne touchait pas des sommes astronomiques.

Colporteur, c'est-à-dire revendeur de produits régionaux, ceux-ci exclusivement en provenance de la Vallée. Et fossoyeur en son village quand il s'y trouvait. Se voir mis un jour dans l'un de ces trous dont il avait creusé un si grand nombre, ne dut ainsi pas lui être trop dépaysant. Il côtoyait la mort, celle-ci ne devait pas l'effrayer outre mesure.

Pour s'approvisionner en délices de la Vallée de Joux, Maurice Quillet montait en train, sac de touriste au dos, trimbballant parfois une caisse de bois où figureraient bientôt les tommes qu'il irait acheter à la laiterie du Séchey tenue par la famille Magnenat.

Il avait ses fournisseurs et n'en démordait pas.

Pour la gentiane, il s'approvisionnait chez Adrien Rochat, personnage du même type, avec lequel il pouvait discuter des heures, parlant de tout, de musique, de lectures, surtout de vins, ces fines gouttes à cinquante francs la bouteille, si ce n'est plus, pour lesquelles il avait traversé la moitié de la France. Ils discourent encore de bien d'autres choses, en lesquelles naturellement ils n'étaient pas toujours d'un parfait accord. Aussi têtu l'un que l'autre, parfois cela devait produire des étincelles, ou tout au moins créer à l'occasion un climat peu propice à la poursuite de la discussion tandis que l'on quittait en se promettant naturellement de se revoir. Un fournisseur ne crache jamais sur ses clients.

Pour les vacherins, c'était notre maison. Il n'achetait que du premier choix, n'étant pas homme à prendre des risques avec une marchandise de derrière les fagots ne présentant pas toutes les garanties de qualité comme aussi n'ayant pas eu une présentation impeccable. Colporteur, et bonimenteur à l'occasion, d'accord, mais au moins toujours avec des produits irréprochables.

Vu les quantités limitées dont il se procurait, n'ayant un véhicule à disposition qu'à l'occasion de la sortie de l'un de ses cousins, il ne devait pas gagner des mille et des cents. Et puis aussi l'homme était trop honnête pour s'enrichir. Il eut

d'ailleurs préféré être tordu que de tordre. Une entorse à sa ligne morale lui était inconcevable.

Maurice Quillet est arrivé à la Vallée, il nous semble que parfois il avait débarqué son vélo du train, par tous les temps imaginables. A croire même qu'il préférerait ces jours de misère où la neige vous fouette le visage et où le froid vous colle des glaçons au nez, au pur beau temps où tout roule. Il pensait inconsciemment peut-être que ces difficultés de déplacement liées aux pires conditions météorologiques, ont l'avantage de vous faire rentrer avec plus de plaisir chez les fournisseurs, en particulier dans un local d'emboîtement où il pourrait souffler un peu. Il se tenait alors près du fourneau, se frottant les mains, le sac de touriste, un truc quelque peu minable, posé quelque part à proximité. Et aussitôt il commençait une longue causette où il aurait la meilleure part. Langage posé, calibré même, il n'était pas question pour nous de le contrarier ! Ainsi avait-il facilement raison.

Maurice Quillet connaissait aussi la Vallée pour une autre activité. A la fin de l'été, un autre se chargeant de creuser les tombes au cimetière de son village, il débarquait en notre haute combe pour aller arracher des racines de gentiane pour son ami distillateur. Il montait en conséquence sur les pâturages de la région, en particulier ceux du Crêt-à-Châtron Vieux où il prenait domicile au chalet. Il fallait alors que celui-ci ait été libéré. Ses autres points d'attache saisonniers ne nous sont pas connus. Autre métier donc. Mais méticuleux comme il l'était, il ne devait pas là non plus faire fortune. La profession est dure, la pioche lourde, et ces charrettes de racines de gentiane ne se laissent pas extraire avec facilité.

Voici l'homme retracé en quelques mots. Mieux aurait valu, c'est certain, qu'il écrive ses mémoires. Peut-être là mieux qu'ailleurs aurait-il fait un tabac !

Et pour conclure, une phrase de la bible qui lui semblait parfaitement convenir à son personnage :

Mets rarement le pied dans la maison de ton prochain, de peur qu'étant rassasié de toi, il ne te maudisse !

Politiques, marchands, sportifs, artistes, il y a dans la Broye vaudoise comme ailleurs des têtes qui dépassent. Tout au long de l'été, «La Liberté» vous propose de rencontrer certaines de ces figures. Premier volet, avec l'un des derniers colporteurs de la région.

Il est connu de Payerne au Vully, mais son terrain de chasse préféré ce sont les localités qui entourent Missy, où il réside. Maurice Quillet, on le croise sac au dos sur les routes et les places de la région. Toujours avec son vélo, courtois et le sourire aux lèvres. Marchand ambulancier de fromages et d'alcool, il est aussi passionné de culture. Il vient de visiter, à Martigny, l'exposition Modigliani.

● **Maurice Quillet, comment un instituteur devient-il marchand ambulancier ?**

- C'est exact, j'ai fait des études d'instituteur à Lausanne de 1934 à 1939. Puis il y a eu la mobilisation. Je n'ai enseigné qu'une année, en 1943. Nous étions nombreux alors, 40 à 100 pour un poste, et je n'étais pas du bon parti... Mais surtout, je n'aime pas me produire en public. C'est pour la même raison que j'ai dû renoncer à participer à une émission de télévision à laquelle on m'avait invité. Un peu dans le

même sens, il y a un passage biblique que j'aime beaucoup: «Mets rarement le pied dans la maison de ton prochain, de peur qu'étant rassasié de toi, il ne te maudisse».

● **Vous êtes un peu sauvage ?**

- Certainement pas plus que Michel Simon. Je vous ai cité la Bible, mais il y a un autre proverbe qui me tient également à cœur, un proverbe musulman je crois: «N'oublie pas de visiter ton prochain, car les épines et les ronces tapissent le chemin où l'on ne passe jamais».

● **Les contacts, c'est ce que vous aimez dans votre activité ?**

- Ce n'est pas si simple. J'ai fait beaucoup de choses avant d'être colporteur, j'ai même été fossoyeur. Quand j'ai abandonné l'enseignement, j'ai réfléchi à ce que je pouvais faire. Je ne connaissais ni la sténo, ni la dactylographie, ni les langues. Alors j'ai travaillé comme manœuvre, à Nyon puis près d'Orbe. C'est là qu'un collègue de travail m'a dit: «Tu as une bonne oreille, tu pourrais accorder des boîtes à musique». Je suis le conseil, et me voilà accordeur. J'ai fait ce travail au service d'une maison de la région de Grandson jusqu'en 1954. L'hiver, il arrivait que je sois au chômage. Et l'été, je cherchais d'autres sources de revenu. C'est ainsi que je suis devenu arracheur de gentianes pour un patron de la vallée de Joux.

● **... dont vous êtes une sorte d'ambassadeur dans la Broye ?**

- Oui, parce qu'aujourd'hui tout ce que je vends vient du Jura vaudois:

vacherin Mont-d'Or, tommes au lait cru du Sechey, reblochon et alcool de gentiane. Je vais chercher la marchandise en train et je la revends par ici. J'ai une cinquantaine de clients, et je fais toutes mes tournées à vélo.

● **Malgré vos 73 ans ?**

- Je ne veux pas de vélomoteur. Le vélo me permet de ne pas m'ankyloser et de lutter contre le froid. En vélo, j'entends aussi mieux, venir les camions. Ce n'est pas par esprit rétrograde.

● **Vous êtes un brin écolo ?**

- Pas de cigarettes, jamais de sucre blanc et toujours du sel de mer. Ma boisson préférée, c'est le cidre doux. Mais je ne néglige pas le bon vin pour autant. Pour moi, le meilleur blanc du monde, c'est le Montrachet, avec sa senteur de noisette et de sauge brûlée. En bourgogne rouge, le «Romanée-Conti», Girardet des «Côtes-de-Nuits». C'est important de savoir ce que l'on mange et ce que l'on boit.

● **C'est raffiné. Comme cette autre part de vous-même, curieuse de tout, du cinéma notamment.**

- On ne peut pas seulement penser à son travail. C'est vrai, j'aime les belles choses. Peut-être que ça me permet de combler un certain manque, le fait que je n'ai pas une vie absolument normale. Je lis des romans policiers. Pour les films que je préfère, ce sont Metropolis, de Fritz Lang, Le 7^e sèau et Napoléon, d'Abel Gance.

● **Vous avez voyagé ?**

- Oui, j'ai été à Paris, Chartres, Reims, Bourges, Barcelone... Je me suis rendu à Königsfelden pour admirer les fameux vitraux médiévaux. Récemment j'ai été à Martigny, à la Fondation Gianadda. Je voulais voir si toutes les femmes peintes par Modigliani avaient des cous de girafe. Et j'ai découvert qu'il y a aussi des personnages au visage rond. Mais j'ai moins aimé cette exposition que celle des tableaux du Prado exposés à Genève.

● **On vous appelle «Mozart».**

- C'est un camarade de classe qui m'a donné ce surnom quand j'avais 12 ans. Je raclais du violon.

Propos recueillis par Yvan Mudry





Le second métier de Maurice Quillet, arracheur de gentiane. Ici quelque part sur nos pâturages, profession représentée par un travailleur dont nous ne savons pas le nom.